

Note

« Sur les phrases du type "Elle a de qui tenir" »

John Goldsmith et Jessie Pinkham

Revue québécoise de linguistique, vol. 15, n° 2, 1986, p. 273-277.

Pour citer cette note, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/602570ar>

DOI: 10.7202/602570ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

SUR LES PHRASES DU TYPE «ELLE A DE QUI TENIR»

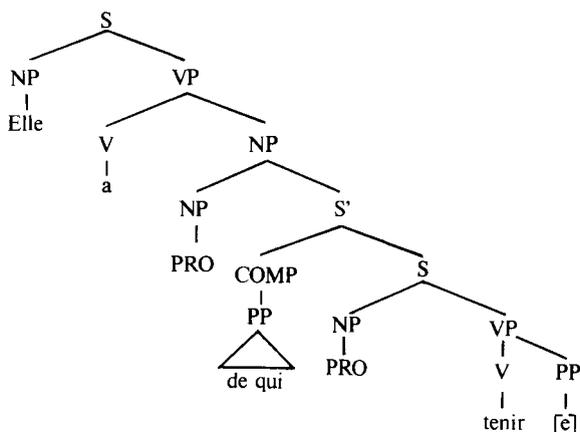
John Goldsmith et
Jessie Pinkham

1. Notre point de départ pour ce squib* est la phrase (1) :

- (1) Elle a de qui tenir.
- (2) Elle tient de son père.

En soi elle est peu remarquable; pourtant la source syntaxique de la préposition *de* n'est pas du tout claire. Une comparaison avec d'autres phrases semblables, telles que (2), suggère que le *de* a été antéposé avec le *qui* par le biais d'une règle de Mouvement de QU. Ce déplacement du mot QU entraîne le déplacement de la préposition par «ensorcelage» («pied-piping»), ce qui est tout à fait normal pour une préposition qui précède un mot QU. On pourrait alors postuler une structure comme en (3). Nous appellerons cette construction «la construction relative libre».

(3)

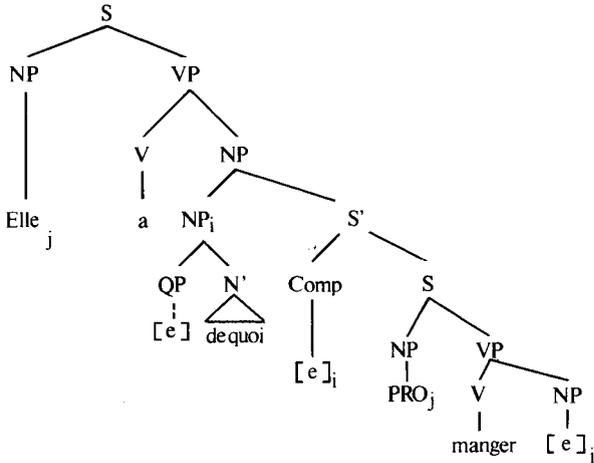


* Ce squib est dédié à Judith McA'Nalty, dont le souvenir garde la marque de l'intelligence et de l'amitié.

Cependant d'autres phrases qui sont superficiellement parallèles à (1) ne semblent pas refléter la structure ébauchée en (3). Certains verbes qui n'acceptent pas de complément en *de*, tels que *manger*, *écrire*, *lire*, peuvent néanmoins apparaître dans les phrases qui sont apparemment parallèles à celles en (1)-(3), dont (4) est un exemple. Nous suggérons l'analyse en (5) pour ces phrases.

- (4) a. Elle a de quoi manger. (cf. *Elle mange de cela.)
 b. Elle a de quoi écrire. (cf. *Elle écrit d'un stylo.)
 c. J'ai de quoi lire. (cf. *Je lis de ce livre.)

(5)



La structure en (5), selon cette analyse, serait parallèle à celle de *Elle n'a pas [e] de livre à lire*, bien que le rôle sémantique de l'infinitif ne soit pas exactement le même dans les deux cas. Nous appellerons cette construction «la construction partitive».

2. Notre hypothèse nous mène aux prédictions suivantes concernant les propriétés distinctes de ces deux constructions :

- | | |
|---|---|
| <p>(6) Construction relative libre</p> <p>a. Plusiques prépositions possibles.</p> <p>b. L'infinitif est obligatoire.</p> | <p>Construction partitive</p> <p>a. Seulement «de» est possible</p> <p>b. L'infinitif est facultatif.</p> |
|---|---|

- | | |
|---|--|
| <p>c. Ou la préposition est «pleine» au point de vue sémantique, ou elle forme une expression idiomatique avec le verbe enchâssé («tenir de»).</p> <p>d. Il existe souvent un équivalent avec une tête remplie : par ex.,
<i>Elle a quelqu'un de qui tenir.</i></p> | <p>c. Le «de» n'est pas lié au verbe enchâssé.</p> <p>d. Il n'existe pas d'équivalent avec une tête :
<i>*Elle a quelque chose de quoi manger.</i></p> |
|---|--|

Nous suggérons aussi qu'il y a une différence concernant le rôle sémantique de l'infinitif :

- | | |
|---|---|
| <p>e. L'infinitif appartient à une relative à temps non-fini.</p> | <p>e. Le nominal (<i>de quoi</i>) dans le partitif joue le rôle d'instrument ou de cause dans le complément à temps non-fini.¹</p> |
|---|---|

En ce qui concerne (a), la multiplicité de prépositions possibles dans la construction relative libre découle du fait que la position de base de la préposition est dans la phrase relative elle-même. Par contre la préposition qui se trouve dans la construction partitive est la «pseudo-préposition» (pour ainsi dire) *de* qui joue un rôle important au sein du syntagme nominal en français. En même temps, l'infinitif est facultatif (cf. (b)) dans la construction partitive, comme le suggèrent les phrases telles que *Elle a de quoi* (avec le sens sous-entendu *de quoi vivre*).

Le sens de la deuxième construction est évident dans (7). *S'enfuir* accepte un syntagme «source» en principe; on peut s'enfuir de quelque chose ou de quelqu'un. Mais ce sens n'est pas disponible en (7). Le seul sens possible est que la personne dispose des moyens financiers (ou bien de la clé, etc. — dans un mot, un instrument) qui rend possible la fugue en question (mais voir note 1).

1. Il y a un autre sens qui est presque toujours disponible et que nous ignorons ici, puisqu'il n'est pas directement pertinent à notre propos. Il s'agit du sens de *de* et de *en* 'causatif', un élément souscatégorisé par le verbe en question, comme dans «je meurs de faim», «j'en mourrais», etc.

- (7) Elle a de quoi s'enfuir.

Quand le sens statif de la phrase exclut la possibilité d'un instrument (un instrument étant possible seulement quand il y a un agent présent), la construction partitive n'est pas possible non plus, comme nous le voyons en (8) :

- (8) *Cette théorie a de quoi découler.

Ce raisonnement sémantique explique aussi la distinction entre (9a) et (9b), qui resterait mystérieuse si la phrase en *de* était antéposée par mouvement de QU :

- (9) a. ?Elle a de quoi avoir raison.
 b. *Elle a de quoi avoir besoin.
 *Elle n'aura jamais de quoi avoir besoin.

Une explication sémantique du même genre serait sans doute souhaitable pour expliquer les distinctions assez fines entre les phrases telles que (10a) — (10b) qui sont mauvaises, et (10c), qui est nettement meilleure.

- (10) a. *J'ai de quoi dormir.
 b. *J'ai de quoi m'endormir.
 c. ?J'ai de quoi me faire endormir.

En guise de conclusion, nous voulons signaler que la construction relative existe dans d'autres langues romanes (l'espagnol, par exemple), mais nous nous attendons à ce que la construction partitive puisse exister seulement dans une langue dont la structure interne du NP est semblable à celle du français, ce qui n'est pas le cas en espagnol. En espagnol, on trouve les phrases telles que (11a), et jamais les phrases telles que (11b) :

- (11) a. Ella no tiene con qué escribir.
 'Elle n'a pas avec quoi écrire.'
 b. *Ella no tiene de qué comer.
 'Elle n'a pas de quoi manger.'

Il reste encore à préciser les conditions sous lesquelles un élément vide peut apparaître en position de tête dans les deux constructions que nous avons examinées dans cette note. Cette possibilité n'est certainement pas universelle; elle n'existe même pas en anglais, où la tête doit être remplie. Mais nous espérons avoir éclairé les différences parfois cachées entre les constructions du type partitif et celles du type relatif libre.

John Goldsmith
University of Chicago
Jessie Pinkham
Weidner Communications
Corporation